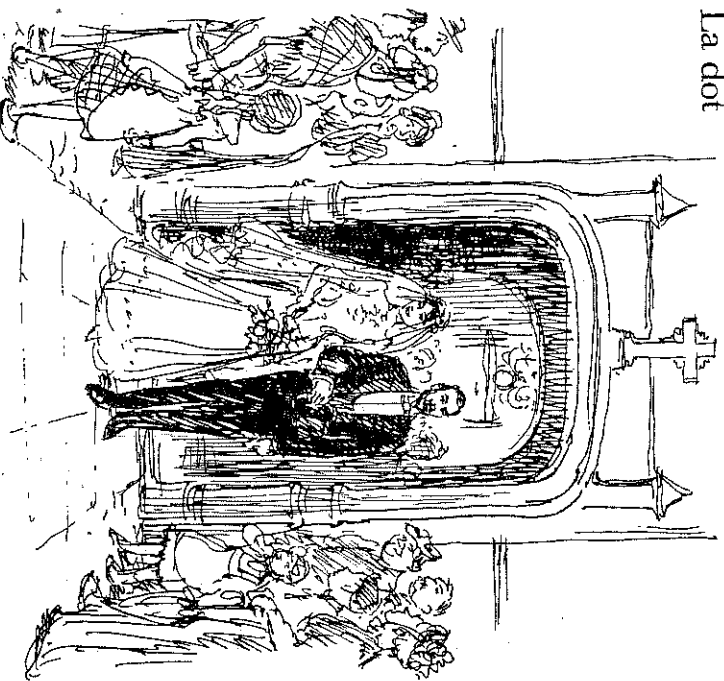


La dot



Personne ne s'étonna du mariage de *maître* Simon Lebrument avec Mlle Jeanne Cordier. Maître Lebrument venait d'acheter la *clientèle* de maître Papillon. Il fallait, bien entendu, de l'argent pour la payer. Et Mlle Jeanne Cordier avait trois cent mille francs *en liquide*.

maître, titre donné à un homme qui a fait des études de droit
clientèle, ensemble des clients
en liquide, en pièces et en billets

Maître Lebrument était un beau garçon qui avait de l'élégance, ce qui était rare à Boutigny-le-Recours.

Mlle Cordier avait de la grâce, elle était peut-être un peu timide, mais, en somme, une belle fille.

Le jour du mariage, toute la ville de Boutigny était là. On admira beaucoup les mariés qui rentrèrent chercher leur bonheur chez eux, ayant décidé de faire tout simplement un petit voyage à Paris après quelques jours de *tête-à-tête*.

Il fut charmant ce *tête-à-tête*, car maître Lebrument était plein d'attentions envers sa femme, il la gâtait toute la journée. Au bout de quatre jours, Mme Lebrument ne pouvait plus *se passer de* son mari, il fallait qu'elle l'edt tout le temps près d'elle pour le caresser et l'embrasser. Elle s'asseyait sur ses genoux et, le prenant par les oreilles, elle disait :

— Ouvre la bouche et ferme les yeux. Il ouvrirait la bouche avec confiance, fermait les yeux à moitié, et il recevait un bon baiser, bien tendre et bien long. Et, à son tour, il n'avait pas assez de caresses, pas assez de lèvres, pas assez de mains, pas assez de toute sa personne pour s'occuper d'elle du matin au soir et du soir au matin.

Une fois la première semaine passée, il dit à sa jeune compagne :

— Si tu veux, nous partirons pour Paris mardi pro-

tête-à-tête, à deux, seuls, en toute intimité
se passer de, vivre sans

chain. Nous ferons comme les amoureux qui ne sont pas mariés, nous irons dans les restaurants, au théâtre dans les cafés, partout, partout.

Elle sautait de joie:

— Oh! oui, oh! oui, allons-y le plus tôt possible.

Il reprit:

— Et puis, comme il ne faut rien oublier, préviens ton père de tenir ta dot toute prête; je l'emporterai avec nous, et je payerai par la même occasion maître Papillon.

Elle répondit:

— Je le lui dirai demain matin.

Et il l'embrassa.

Le mardi suivant, M. et Mme Cordier accompagnèrent à la gare leur fille et leur gendre qui partaient pour la capitale.

M. Cordier disait:

— Je vous jure que c'est imprudent d'emporter tant d'argent dans votre portefeuille.

Et le jeune homme souriait:

— Ne vous inquiétez de rien, j'ai l'habitude de ces choses-là. Vous comprenez que, dans ma profession, il m'arrive quelquefois d'avoir près d'un million sur moi. Ne vous inquiétez de rien.

L'employé criait:

— Les voyageurs pour Paris en voiture.

Et ils se précipitèrent dans le train.

Au bout d'une heure ils arrivèrent à la gare Saint-Lazare, et maître Lebrument dit à sa femme:

— Si tu veux, ma chérie, nous allons d'abord pren-

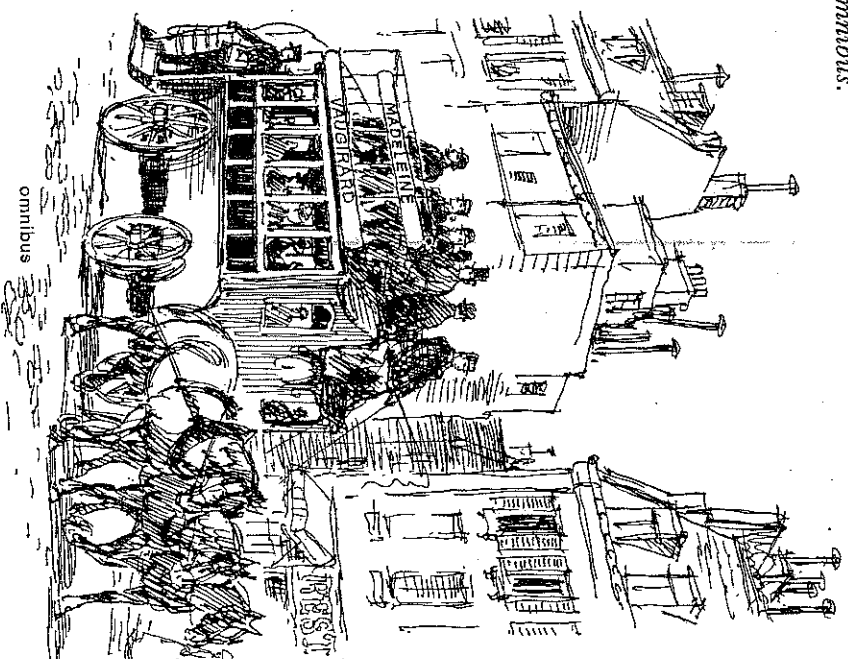
dre le déjeuner sur le boulevard, puis, nous reviendrons tranquillement chercher notre valise pour aller ensuite à l'hôtel.

Elle y consentit tout de suite:

— Oh! oui, allons déjeuner au restaurant. Est-ce loin?

Il reprit:

— Oui, un peu loin, mais nous allons prendre l'omnibus.



omnibus

Elle s'étonna :

— Pourquoi ne prenons-nous pas un fiacre?

Il se mit à la gronder en souriant :

— C'est comme ça que tu fais attention à l'argent?

Un fiacre pour cinq minutes de route, six sous par minute, tu ne te gênes pas.

— C'est vrai, dit-elle, un peu *confuse*.

Un gros omnibus passait, tiré par trois chevaux.

Lebrument cria :

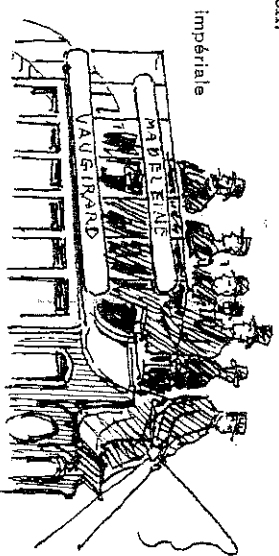
— Conducteur! eh! conducteur!

La lourde voiture s'arrêta. Et le jeune homme, poussant sa femme, lui dit très vite :

— Monte dans l'intérieur, moi je monte dessus pour fumer au moins une cigarette avant mon déjeuner.

Elle n'eut pas le temps de répondre, le conducteur, qui l'avait prise par le bras pour l'aider à monter, la poussa dans la voiture, et elle s'assit, stupéfaite, regardant par la vitre de derrière les pieds de son mari qui montait sur l'*impériale*.

Et elle resta immobile entre un gros monsieur qui sentait la pipe, et une vieille femme qui sentait le chien.



confus, troublé par le sentiment d'une faute

Elle se mit à regarder les autres voyageurs en essayant de deviner leur métier. L'omnibus était plein, et elle se sentait très triste et abandonnée. Elle se disait :

— Pourquoi n'est-il pas venu avec moi? Il aurait bien pu, vraiment, *se priver de* cette cigarette.

On s'arrêta, on repartit, puis on s'arrêta de nouveau.

— C'est plus loin que je n'aurais cru, pensait Jeanne. Pourvu qu'il n'ait pas oublié, qu'il ne se soit pas endormi. Il est bien fatigué depuis quelques jours.

Peu à peu tous les voyageurs s'en allaient. Elle resta seule, toute seule. Le conducteur cria :

— Vaugirard!

Comme elle ne bougeait pas, il répéta :

— Vaugirard!

Elle le regarda, comprenant que ce mot s'adressait à elle, puisqu'elle n'avait plus de voisins. Alors elle demanda :

— Où sommes-nous?

Il répondit d'un ton fâché :

— Nous sommes à Vaugirard, nom de Dieu, voilà vingt fois que je le crie.

— Est-ce loin du boulevard? dit-elle.

— Quel boulevard?

— Mais le boulevard des Italiens.

— Il y a longtemps qu'il est passé!

— Ah! Voulez-vous bien prévenir mon mari?

se priver de, s'ôter la jouissance de

— Votre mari? Où ça?

— Mais sur l'impériale.

— Sur l'impériale! Voilà longtemps qu'il n'y a plus personne.

Elle eut un geste de terreur.

— Comment ça? Ce n'est pas possible. Il est monté avec moi. Regardez bien; il doit y être!

Le conducteur perdait patience:

— Allons, la petite, assez causé, un homme de perdu, dix de retrouvés. Vous en trouverez bien un autre dans la rue.

Des larmes lui montaient aux yeux, elle insista:

— Mais, monsieur, vous vous trompez, je vous assure que vous vous trompez. Il avait un gros portefeuille sous le bras.

L'employé se mit à rire:

— Un gros portefeuille. Ah! oui, il est descendu à la Madeleine. C'est égal, il vous a bien lâchée, ah! ah! ah!...

La voiture s'était arrêtée. Elle en sortit, et regarda, malgré elle, d'un mouvement instinctif de l'œil, sur le toit de l'omnibus. Il était parfaitement désert.

Alors elle se mit à pleurer et tout haut, sans penser qu'on l'écouterait et qu'on la regardait, elle dit:

— Qu'est-ce que je vais devenir?

L'inspecteur du bureau s'approcha:

— Qu'y a-t-il?

Le conducteur répondit d'un ton riant:

lâcher, abandonner

— C'est une dame que son époux a lâchée en route.

L'autre reprit:

— Bon, ce n'est rien, occupez-vous de votre service.

Et il s'en alla.

Alors, elle se mit à marcher tout droit, trop éfrayée pour comprendre elle-même ce qui lui arrivait. Où irait-elle? Qu'allait-elle faire? Que lui était-il arrivé à lui? Comment pouvait-il faire une pareille erreur, l'oublier, penser à autre chose?

Elle avait deux francs en poche. A qui s'adresser? Et, tout d'un coup, elle se souvint de son cousin Baral, sous-chef de bureau à la Marine.

Elle avait juste de quoi payer un fiacre et se faire conduire chez lui. Et elle le rencontra, comme il partait pour le ministère. Il portait, ainsi que Lebrument, un gros portefeuille sous le bras.

Elle sauta de sa voiture:

— Henry! cria-t-elle.

Il s'arrêta, stupéfait:

— Jeanne? ... Ici? ... Toute seule? Que faites-vous, d'où venez-vous?

Elle balbutia, les yeux pleins de larmes:

— Mon mari s'est perdu tout à l'heure.

— Perdu, où ça?

— Sur un omnibus.

— Sur un omnibus? ... Oh! ...

Et elle lui raconta en pleurant son aventure.

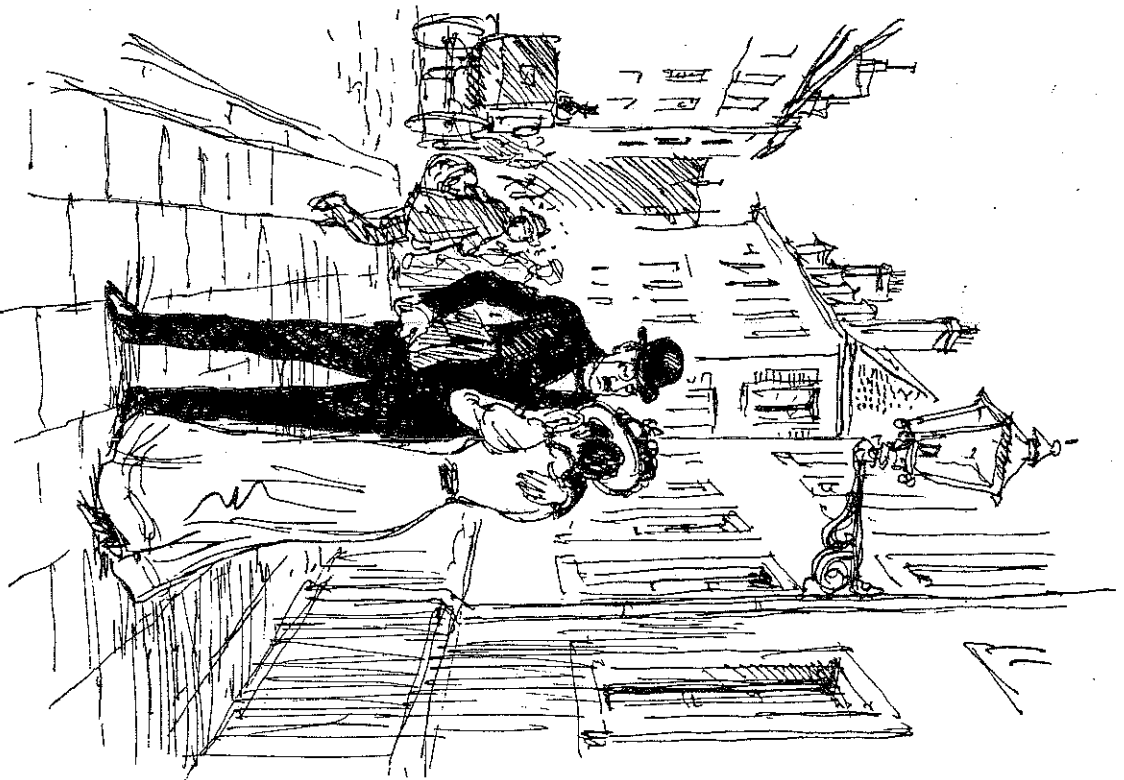
Il écoutait, réfléchissant. Il demanda:

— Ce matin, il avait la tête bien calme?

— Oui.

— Bon. Avait-il beaucoup d'argent sur lui?

- Oui, il portait ma dot.
- Votre dot? ... Tout entière?
- Tout entière... Pour payer maître Papillon
qui lui avait laissé sa clientèle.
- Eh bien, ma chère cousine, votre mari à l'heure
qu'il est, doit être parti pour la Belgique.
Elle ne comprenait pas encore. Elle dit, hésitant:
- ... Mon mari... Vous dites? ...
- Je dis, qu'il a volé votre capital, et voilà tout.
Elle restait debout, ayant perdu le souffle, murmu-
rant:
- Alors, c'est... c'est... c'est un misérable! ...
Puis, sentant qu'elle allait tomber, elle se jeta
contre son cousin, pleurant de toutes ses forces.
Comme on s'arrêtait pour les regarder, il la pou-
sa, tout doucement, dans la maison et, la soutenant,
il lui fit monter l'escalier. Et, comme la bonne stupé-
faite ouvrait la porte, il commanda:
- Sophie, courez au restaurant chercher un déjeu-
ner pour deux personnes. Je n'irai pas au ministère
aujourd'hui.



Questions

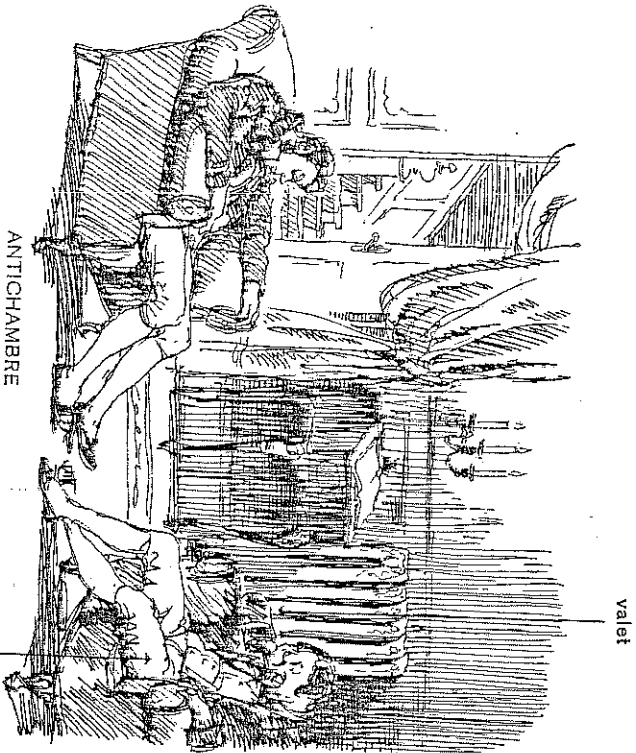
1. Pourquoi maître Lebrument a-t-il épousé Mlle Cordier?
2. Quel est son métier?
3. Où partent-ils en voyage?
4. Pourquoi le mari veut-il garder l'argent sur lui?
5. Où veulent-ils aller déjeuner?
6. Comment font-ils pour y aller?
7. Comment le mari fait-il pour s'enfuir?
8. Que fait Mme Lebrument quand elle s'aperçoit que son mari est parti?
9. Qui en dit le conducteur?
10. A qui s'adresse-t-elle ensuite?
11. Que lui explique son cousin?

La *parure*

C'était une de ces jolies et charmantes filles, nées, comme par une erreur du *destin*, dans une famille d'employés. Elle n'avait pas de *dot*, pas d'espérances, aucun moyen d'être connue et épousée par un homme riche et distingué; elle se laissa marier avec un petit employé du ministère de l'*Instruction publique*.

Elle était vêtue d'une façon simple, ne pouvant pas s'offrir d'être élégante, ce qui la rendait malheureuse comme une *déclassée*. Car les femmes n'ont ni de rang ni de race, c'est leur beauté et leur grâce qui leur servent de naissance et de famille.

Se sentant née pour tous les luxes elle souffrait sans cesse de la pauvreté de son appartement avec ses murs misérables, ses sièges *usés* aux étoffes laides. Toutes ces choses, dont une autre femme de son rang ne se serait même pas aperçue, lui causaient du chagrin et l'irritaient. Elle rêvait aux *antichambres* luxueuses et silencieuses, où deux *valets* en *culotte courte* se sont endormis dans de larges fauteuils à cause de la chaleur lourde du chauffage central. Elle rêvait aux grands salons vêtus de soie ancienne, aux



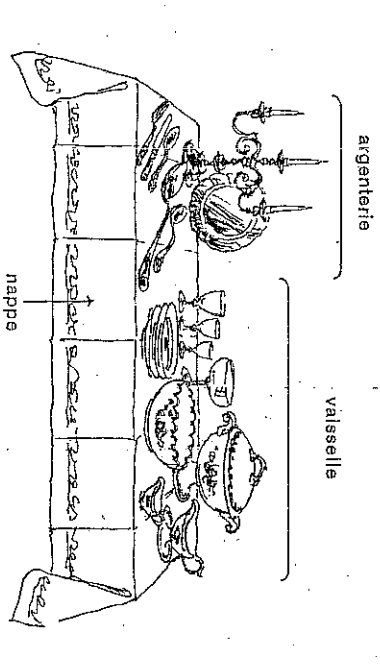
parure, bijou
destin, tout ce qui arrive et doit arriver à chacun
dot [dɔt], bien, qu'une jeune fille apporte au mariage
Instruction publique Education nationale
déclassé, qui est sorti de sa position sociale
user, mettre en mauvais état par un emploi constant

meubles fins portant des *bibelots* précieux, et aux petits salons parfumés où on prend le thé à cinq heures avec les amis les plus intimes.

Le soir, au dîner, quand elle était assise devant la table ronde couverte d'une *nappe* de trois jours, en face de son mari qui mangeait son *pot-au-feu* avec le plus grand plaisir, elle rêvait aux dîners fins servis en des *vaiselles* merveilleuses et avec de jolies *argenteries*.

Elle n'avait pas de toilettes, pas de bijoux, rien. Et elle n'aimait que cela; elle se sentait faite pour cela. Son plus grand désir était de plaire, d'être enviée et recherchée.

Elle avait une amie riche, une camarade avec qui elle avait été au *couvert*, mais qu'elle n'avait plus envie d'aller voir; tant cela lui faisait pleurer de chagrin et de désespoir en revenant.



bibelot, petit objet décoratif
pot-au-feu, plat de viande bouillie
couvert, pensionnat de jeunes filles, tenu par des religieuses



Or, un soir, son mari rentra, l'air fier et tenant à la main une large enveloppe.

— Tiens, dit-il, voici quelque chose pour toi.

Elle la déchira vivement et en tira une carte imprimée qui portait ces mots :

— Le ministre de l'Instruction publique et Mme Georges Ramponneau prient M. et Mme Loisel de leur faire l'honneur de venir passer la soirée à l'*hôtel du ministre*, le lundi 18 janvier.

Au lieu d'être *ravie*, comme l'espérait son mari, elle jeta avec colère l'invitation sur la table, murmurant :

— Que veux-tu que je fasse de cela?

Stupéfait, le mari répondit :

— Mais, ma chérie, je pensais que tu serais contente. C'est une belle occasion pour sortir, et j'ai eu

hôtel du ministre, demeure particulière du ministre
ravi, plein de joie

beaucoup de mal à obtenir une invitation! Tout le monde veut y aller, et on n'en donne pas beaucoup aux employés. Tu verras là tout le monde officiel.

D'un oeil irrité elle regardait son mari et déclara: — Mais que veux-tu que je me mette sur le dos pour y aller?

Maintenant le mari comprit, et, voyant sa femme pleurer, il eut beaucoup de peine:

— Voyons, Mathilde, combien cela coûterait-il une toilette convenable qui pourrait te servir encore en d'autres occasions, quelque chose de très simple?

Elle réfléchit quelques secondes faisant ses comptes et songeant aussi à leur modeste économie.

Enfin, elle répondit en hésitant:

— Je ne sais pas exactement, mais il me semble qu'avec quatre cents francs je pourrais y arriver.

Il avait un peu pâli, car cela représentait juste la somme qu'il avait réservée pour acheter un fusil qui lui permettrait d'aller à la chasse, l'été suivant, avec quelques amis le dimanche à Nanterre.

Il dit cependant:

— *Soit!* Je te donne quatre cents francs. Mais tâche d'avoir une belle robe.

Le jour de la fête approchait, mais Mme Loisel semblait triste et inquiète. Sa toilette était pourtant prête. Un soir, son mari lui demanda ce qu'elle avait, et elle répondit:

soit [swa], interjection qui signifie: que cela soit, je le veux bien

— Je suis triste, parce que je n'ai pas de bijou à mettre. Je préférerais presque ne pas aller à cette soirée; c'est indigne d'avoir l'air pauvre au milieu de femmes riches.

C'est alors que son mari eut l'idée qu'elle aille voir son amie Mme Forestier pour lui demander de lui prêter des bijoux.

Le lendemain elle se rendit chez son amie et lui raconta son problème.

Mme Forestier la laissa choisir parmi des *bracelets* et des *colliers*, mais rien ne semblait lui plaire.

Tout à coup elle découvrit, dans une boîte de satin noir, un ravissant collier, tout de diamants; et son cœur se mit à battre très fort. Ses mains tremblaient quand elle l'attacha autour de sa gorge et elle resta en admiration devant elle-même.

Hésitante et pleine d'angoisse elle demanda:

— Peux-tu me prêter cela, rien que cela?

— Mais oui, certainement.

Elle sauta au cou de son amie, l'embrassa vivement, puis s'enfuit avec son trésor.

collier



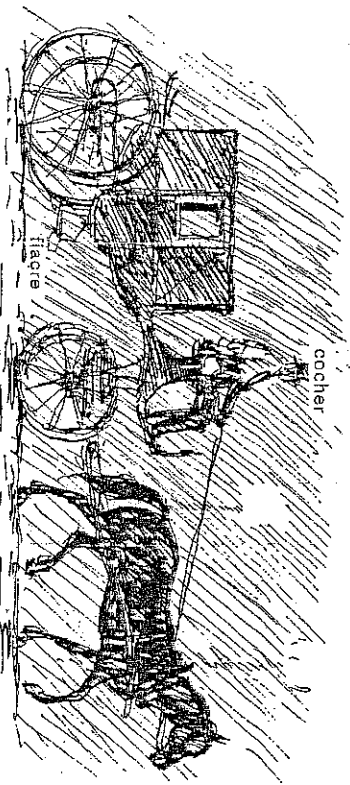
bracelet

Le jour de la fête, Mme Loisel eut beaucoup de succès, car elle était la plus jolie de toutes avec son élégance et sa grâce. Tous les hommes voulaient danser avec elle, même les *attachés du cabinet*.

Quand elle parut vers quatre heures du matin, elle était encore *ivre* de plaisir. Son mari dormait depuis minuit dans un petit salon désert avec trois autres messieurs dont les femmes, elles aussi, s'amusaient beaucoup.

Au moment où il lui mit sur les épaules les modestes vêtements qu'il lui avait apportés pour la soirée, elle sentit comme leur pauvreté contrastait avec sa toilette de bal élégante et voulut s'enfuir.

Lorsqu'ils furent dans la rue, ils ne trouvèrent pas de *fiacre*, et ils se mirent à chercher tout en criant après les *cochers* qu'ils voyaient passer de loin.



attaché du cabinet, haut fonctionnaire du ministère
ivre, qui a le cerveau troublé par l'effet du vin

Sur le quai de la Seine, ils trouvèrent enfin un très vieux fiacre qu'on ne voit dans Paris que la nuit.

Il les ramena jusqu'à leur porte, rue des Martyrs, et ils remontèrent tristement chez eux. Pour elle, c'était fini; quant à lui, il songeait qu'il faudrait être au bureau à dix heures.

Elle ôta les vêtements qu'elle avait sur les épaules et se regarda dans la glace afin de se voir encore une fois dans sa gloire. Soudain elle poussa un cri. Elle n'avait plus son collier autour du cou.

— J'ai... j'ai... je n'ai plus le collier de Mme Fostier, cria-t-elle.

Son mari, à moitié dévêtu, se dressa, ému:
— Quoi!... comment!... Ce n'est pas possible!

Et ils se mirent à chercher, *affolés*, partout, dans les plis de la robe, dans les plis du manteau et dans les poches. Ils ne le trouvèrent point.

Il demandait:

— Es-tu sûre que tu l'avais encore en sortant du bal?

— Oui, je l'ai touché dans le vestibule du Ministère.

— Mais si tu l'avais perdu dans la rue, nous l'aurions entendu tomber. Il doit être dans le fiacre.

— Oui, c'est probable. As-tu pris le numéro?

— Non. Et toi, tu ne l'as pas regardé?

— Non.

Le mari se rhabilla vite et sortit refaire tout le chemin qu'ils avaient fait à pied, pour voir s'il ne le retrouverait pas.

affolés, rendre comme fou

Elle, par contre, resta tout immobile sur une chaise, gardant toujours sa toilette de soirée.

Vers sept heures, le mari rentra sans avoir rien trouvé.

Ensuite il alla à la Préfecture de Police et aux journaux pour faire promettre une récompense, mais tout cela sans résultat.

Ils se décidèrent enfin à écrire à l'amie pour lui dire, que la fermeture du collier était brisée et qu'on la faisait réparer.

Au bout d'une semaine, ils avaient perdu tout espoir et le mari, vieilli de cinq ans, déclara :

— Il faut trouver un moyen pour remplacer ce bijou.

Le lendemain, ils prirent la boîte qui avait renfermé le collier et se rendirent chez le *bijoutier* dont le nom se trouvait dedans.

En consultant ses livres, il constata que seulement la boîte et non pas le collier avait été fournie par lui.

Ils allèrent alors de bijoutier en bijoutier en cherchant une parure pareille à l'autre, tout en essayant de se souvenir comment elle était.

Enfin ils trouvèrent, dans une boutique du Palais-Royal, un collier de diamants qui leur parut entièrement semblable à celui qui était perdu. Il valait quarante mille francs, mais on le leur laisserait à trente-six mille.

Ils prièrent donc le bijoutier de ne pas le vendre

bijoutier, personne qui fait ou vend des bijoux

avant trois jours et si jamais le premier était retrouvé avant la fin du mois, il reprendrait le sien pour trente-quatre mille francs.

Loisel possédait dix-huit mille francs que lui avait laissés son père. Il emprunta le reste, demandant mille francs à l'un, cinq cents à l'autre. Il fit des *billets*, prit des engagements ruineux, eut affaire aux *usuriers*, à toutes les races de prêteurs.

Enfin, *épouvanté* par les années noires qui allaient commencer, il alla chercher le nouveau collier en déposant sur le *comptoir* trente-six mille francs.

Quand Mme Loisel rendit la parure à Mme Forestier, celle-ci lui dit d'un air fâché :

— Tu aurais dû me la rendre plus tôt, car je pouvais en avoir besoin.

Elle n'ouvrit pas la boîte, ce que craignait son amie, car qu'aurait-elle dit, si elle s'était aperçue de la *substitution*? Ne l'aurait-elle pas prise pour une voleuse?

Mme Loisel connut la vie horrible des gens pauvres. Pour payer la dette, on renvoya la bonne et on déménagea pour un logement plus modeste sous les toits.

emprunter, se faire prêter
billet, promesse de paiement
usurier, celui qui prête de l'argent et se fait rembourser beaucoup plus cher
épouvanté, frapper d'une grande peur
comptoir, grande table dans un magasin ou un bar sur laquelle on sert les clients
substitution, remplacement

Elle connut les gros travaux du ménage, elle lava la vaisselle, usant ses ongles roses; elle savonna le linge sale, les chemises de son mari.

Chaque mois, il fallait payer des billets, en renouveler d'autres, gagner du temps.

Le soir, le mari faisait les comptes pour un commerçant et souvent la nuit il faisait de la copie à cinq sous la page.

Et cette vie dura dix ans.

Au bout de dix ans, ils avaient tout payé avec les intérêts des intérêts.

Mme Loisel semblait vieille maintenant. Elle était devenue forte et dure. Elle était toujours mal peignée, avec la jupe de travers, et elle parlait trop haut. Mais parfois, lorsque son mari était au bureau, elle s'asseyait auprès de la fenêtre, et elle songeait à cette soirée d'autrefois où elle avait été si belle et avait eu tant de succès.

Que serait-il arrivé, si elle n'avait pas perdu cette parure? Qui sait? Comme la vie est étrange et changeante! Comme il faut peu de chose pour vous perdre ou vous sauver!

Or, un dimanche, comme elle était allée faire un tour aux Champs-Élysées pour se changer un peu les idées, elle aperçut tout à coup une femme qui promenait un enfant. C'était Mme Forestier, toujours jeune, toujours belle, toujours attirante.

Mme Loisel se sentit émue. Allait-elle lui parler?

Oui, pourquoi pas? Maintenant qu'elle avait payé, elle lui dirait tout.



Elle s'approcha.

— Bonjour, Jeanne.

L'autre ne la reconnaissait point et se sentait étonnée d'être appelée ainsi familièrement par cette bourgeoise. Elle *balbutia*:

— Mais, madame!... Je ne sais... Vous devez vous tromper.

— Non. Je suis Mathilde Loisel.

Son amie poussa un cri:

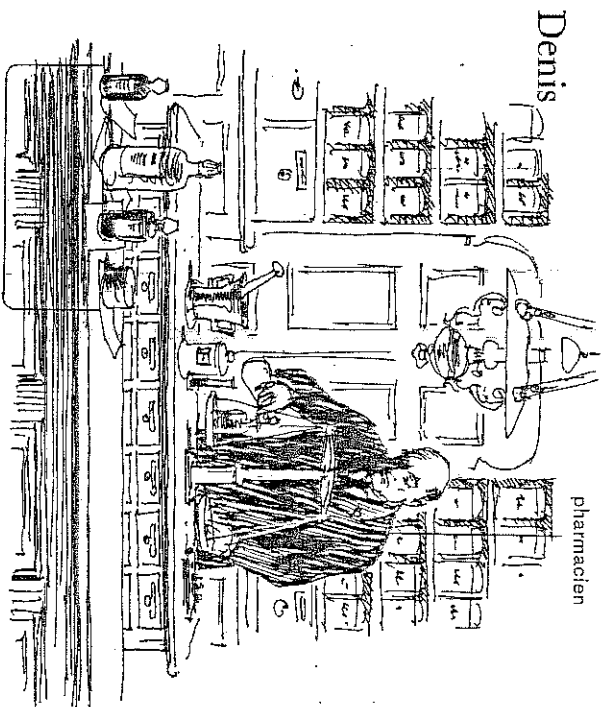
— Oh!... ma pauvre Mathilde, comme tu es changée!...

balbutier, articuler mal, avec hésitation

- Oui, j'ai eu des jours bien durs, depuis que je ne t'ai vue; et cela à cause de toi! ...
- De moi... Comment cela?
- Tu te rappelles bien cette parure de diamants que tu m'avais prêtée pour aller à la fête du Ministère?
- Oui. *Eh bien?*
- Eh bien, je l'ai perdue.
- Comment! puisque tu me l'as rapportée.
- Je t'en ai rapporté une autre toute pareille. Et voilà dix ans que nous la payons. Tu comprends que ça n'a pas été facile pour nous, qui n'avions rien... Enfin, maintenant c'est fini et je suis très contente.
- Mme Forestier était devenue pâle.
- Tu dis que tu as acheté une parure de diamants pour remplacer la mienne?
- Oui. Tu ne t'en étais pas aperçue, hein? Elles étaient bien pareilles.
- Et elle souriait d'une joie orgueilleuse et naïve.
- Mme Forestier, fort émue, lui prit les deux mains.
- Oh! ma pauvre Mathilde! Mais la mienne était fausse. Elle ne valait que cinq cents francs! ...

Questions

1. Est-ce que Mme Loisel est d'une famille riche?
2. De quoi rêve-t-elle?
3. Quelle est sa réaction quand elle reçoit l'invitation au Ministère?
4. Quel est son problème?
5. A qui demande-t-elle d'emprunter des bijoux?
6. Que se passe-t-il à la soirée?
7. Comment font Mme Loisel et son mari pour remplacer le collier perdu?
8. Quelle est la vie des Loisel pendant les dix ans qui suivent?
9. Que décide Mme Loisel quand elle rencontre son amie sur les Champs Élysées?
10. Qu'est-ce que Mme Forestier lui raconte?



M. Marambot ouvrit la lettre que lui remettait Denis, son serviteur, et il sourit.

Denis, depuis vingt ans dans la maison, petit homme carré et gai, passait dans toute la région pour être le parfait serviteur, le meilleur que l'on puisse s'imaginer.

— Monsieur est content, monsieur a reçu une bonne nouvelle?

M. Marambot n'était pas riche. Ancien *pharmacien* de village, *célibataire*, il vivait de la somme acquise avec peine en vendant des *médicaments* aux paysans. Il répondit :

célibataire, qui n'est pas marié

— Oui, mon gargon. Vous souvenez-vous du *procès* dont je menace le père Malois depuis quelque temps? Eh bien, il *cède*. Je recevrai demain mon argent. Cinq mille francs ne font pas de mal dans la caisse d'un vieux gargon.

Et M. Marambot se frottait les mains. C'était un homme d'un caractère paisible, plutôt triste que gai, et assez indifférent dans ses affaires.

Il aurait pu, certainement, gagner plus d'argent, s'il avait voulu profiter des chances qui lui avaient été données, chaque fois que mourait un pharmacien dans une ville plus importante. Mais l'ennui de changer d'endroit l'avait sans cesse retenu; et il se contentait de dire après deux jours de réflexion:

— Tant pis, ce sera pour la prochaine fois. Je ne perds rien à attendre. Je trouverai mieux peut-être. Denis, au contraire, poussait son maître à être actif. Il répétait lui-même, et souvent il répétait:

— Oh! moi, si j'avais eu un peu d'argent, j'aurais fait fortune. Seulement mille francs, et je ferais des affaires.

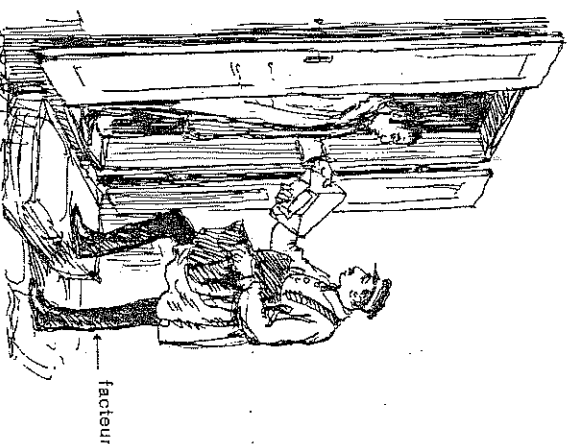
M. Marambot souriait sans répondre et sortait dans son petit jardin, où il se promenait, les mains derrière le dos, en rêvant.

Denis chantait toute la journée, comme un homme en joie. Et en même temps il nettoyait toute la maison si énergiquement que souvent son maître lui disait:

procès, affaire que l'on porte devant un juge
céder, cesser de s'opposer

— Si tu travailles comme ça, mon gargon, tu n'auras rien à faire pour demain.

Le lendemain, vers neuf heures du matin, le *facteur* donna à Denis quatre lettres pour M. Marambot, dont une très lourde. Son maître s'enferma aussitôt dans sa chambre jusqu'au milieu de l'après-midi. Il confia alors à son serviteur quatre enveloppes pour la poste.



L'une d'elles était adressée à M. Malois, c'était sans doute un *reçu* de l'argent.

Denis ne posa point de questions à son maître; il parut aussi triste et sombre ce jour-là, qu'il avait été joyeux la veille.

reçu, papier par lequel on reconnaît avoir reçu une certaine somme d'argent

La nuit vint. M. Marambot se coucha à son heure ordinaire et s'endormit.

Il fut réveillé par un bruit singulier. Il s'assit aussitôt dans son lit et écouta. Mais brusquement sa porte s'ouvrit, et Denis parut sur le seuil, tenant une *bougie* d'une main, un couteau de cuisine de l'autre; il avait de gros yeux et était horriblement pâle.



M. Marambot, pris d'une grande peur, le crut devenu *somnambule*, et il allait se lever pour courir vers lui pour le réveiller, quand le serviteur souffla la bougie en se précipitant vers le lit. Son maître ten-

somnambule, qui marche, agit et parle tout en dormant

dit les mains en avant pour recevoir le coup qui le renversa sur le dos.

Il fut atteint une première fois d'un coup de couteau à l'épaule, une seconde fois au front, une troisième fois à la poitrine. Il se battait de toutes ses forces, agitant ses mains et ses pieds dans le noir et criant:

— Denis! Denis! Es-tu devenu fou, voyons, Denis! Mais l'autre continuait, repoussé tantôt d'un coup de pied, tantôt d'un coup de poing, mais revenant chaque fois furieusement. M. Marambot fut encore blessé deux fois à la jambe et une fois au ventre.

Mais, soudain, une pensée rapide lui passa par la tête, et il se mit à crier:

— Finis donc, finis donc, Denis, je n'ai pas reçu mon argent!

L'homme s'arrêta aussitôt, et son maître entendait son souffle dans le noir.

M. Marambot reprit aussitôt:

— Je n'ai rien reçu. M. Malois n'a pas voulu céder, malgré tout, le procès va avoir lieu. C'est pour ça que tu as porté les lettres à la poste. Lis plutôt celles qui sont sur mon bureau.

Et, d'un dernier effort, il saisit les *allumettes* sur sa table de nuit et alluma sa bougie.

Il était couvert de sang. Il y avait des gouttes de sang sur le mur. Les *draps*, les rideaux, tout était rouge. Denis, tout couvert de sang aussi des pieds à la tête, se tenait debout au milieu de la chambre.

Quand M. Marambot vit cela, il se crut mort, et il perdit connaissance.

Il revint à lui le lendemain matin. Il mit quelque temps avant de reprendre ses sens, de comprendre, de se rappeler. Mais, soudain, le souvenir du crime et de ses blessures lui revint, et une peur si violente le saisit, qu'il ferma les yeux pour ne rien voir. Au bout de quelques minutes il se calma et il réfléchit. Il n'était pas mort *sur le coup*, il pouvait donc se remettre. Il se sentait faible, très faible. Il se sentait aussi glacé, et tout mouillé. Il pensa que ce froid venait du sang, dont son lit était couvert. L'idée de revoir ce spectacle affreux le bouleversait, et il tenait ses yeux fermés avec force, comme s'ils allaient s'ouvrir malgré lui.

Qu'était devenu Denis? Il avait pris la fuite, probablement.

Mais qu'allait-il faire, maintenant, lui, Marambot? Se lever? Appeler au secours? Or, s'il faisait un seul mouvement, cela serait peut-être dangereux, il tomberait peut-être mort, ayant perdu tant de sang.

Tout à coup, il entendit pousser la porte de sa chambre. Son cœur cessa presque de battre. C'était Denis qui venait l'achever, certainement. Il cessa de respirer pour que l'*assassin* le crût mort.

Il sentit qu'on relevait le drap, puis qu'on lui touchait le ventre. Une douleur vive le fit bouger. On le lavait maintenant avec de l'eau fraîche, tout doucement. Donc, on avait découvert le crime, et on le soignait, on le sauvait. Il fut saisi de joie. Ensuite

sur le coup, tout de suite
assassin, celui qui tue ou essaie de tuer un homme

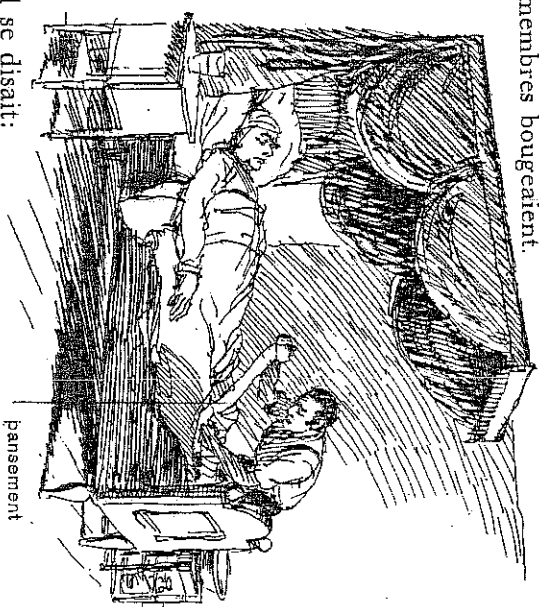
il ouvrit un œil, un seul, pour ne pas montrer qu'il avait repris connaissance.

Il reconnut Denis debout près de lui, Denis en per-somme. Il referma vite son œil.

Denis! Que faisait-il alors? Que voulait-il? A quel projet songeait-il encore?

Ce qu'il faisait? Mais il le lavait pour effacer les traces! Et il allait l'enterrer maintenant dans le jardin, pour qu'on ne le découvre pas? Ou peut-être dans la cave, sous les bouteilles de vin fin?

Et M. Marambot se mit à trembler si fort, que tous ses membres bougeaient.



Il se disait:

— Je suis perdu, perdu!

Et il fermait les yeux davantage pour ne pas voir arriver le dernier coup de couteau. Mais, il ne le reçut pas. Denis, maintenant, le soulevait pour mettre un drap frais sur le lit. Puis il lui mit des *pansements*

sur les jambes avec beaucoup de soin, comme il avait appris à le faire quand son maître était pharmacien.

Aucune hésitation n'était plus possible pour un homme du métier: son serviteur, après avoir voulu le tuer, essayait de le sauver.

M. Marambot ouvrit les deux yeux.

Il n'y avait plus de trace de sang ni sur le lit, ni dans la chambre, ni sur l'assassin.

Les deux hommes se regardèrent.

Enfin, M. Marambot dit avec douceur:

— Tu as commis un grand crime.

Denis répondit:

— Je suis en train de le réparer, monsieur. Si vous ne *me dénoncez* pas, je vous servirai fidèlement comme auparavant.

Ce n'était pas le moment de s'opposer au serviteur, et M. Marambot prononça en refermant les yeux:

— Je te jure de ne pas te dénoncer.

II

Denis sauva son maître. Il passa les nuits et les jours sans sommeil, ne quitta point la chambre du malade, le soigna avec l'amour d'un fils.

A tout moment il demandait:

— Eh bien, monsieur, comment vous trouvez-vous?

M. Marambot répondit d'une voix faible:

— Un peu mieux, mon garçon, je te remercie.

Et quand le malade s'éveillait la nuit, il voyait souvent Denis qui pleurait dans son fauteuil et s'es-suyait les yeux en silence.

Jamais l'ancien pharmacien n'avait été si bien soigné, si gâté. Il s'était dit tout d'abord:

— Dès que je serai guéri, je *me débarrasserai de lui*.

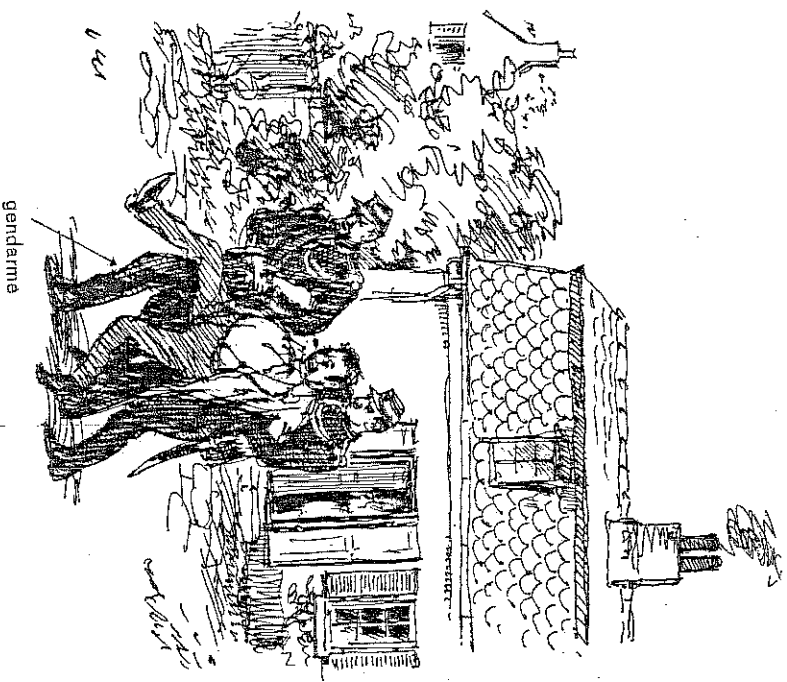
Mais maintenant il allait mieux, et remettait de jour en jour le moment de se séparer de son assassin.

Il pensait que personne n'aurait pour lui autant d'*égards* et d'attentions, qu'il tenait ce garçon par la peur. Et il le prévit qu'il avait déposé chez un avocat un papier le dénonçant à la justice, s'il arrivait quelque accident nouveau.

Denis continuait à se montrer un parfait serviteur. M. Marambot était guéri. Il le garda.

dénoncer quelqu'un, désigner comme coupable aux autorités

se débarrasser de quelqu'un, se défaire de quelqu'un; ren-voyer quelqu'un
égards, marques de considération, de sympathie



gendarme

Or, un matin, comme il achevait de déjeuner, il entendit tout à coup un grand bruit dans la cuisine. Il y courut. Denis se battait avec deux *gendarmes*, et un troisième prenait gravement des notes.

Dès qu'il aperçut son maître, le serviteur se mit à pleurer, criant :

— Vous m'avez dénoncé, monsieur, ce n'est pas bien, après ce que vous m'avez promis. Vous manquez à votre parole d'honneur, monsieur Marambot. Ce n'est pas bien, ce n'est pas bien!

M. Marambot, stupéfait et désolé d'être soupçonné, leva la main :

— Je te jure devant Dieu, mon garçon, que je ne t'ai pas dénoncé. J'ignore absolument comment messieurs les gendarmes ont pu savoir que tu as tenté un assassinat sur moi.

Le gendarme eut un sursaut :

— Vous dites qu'il a voulu vous tuer, monsieur Marambot?

Le pharmacien, confus, répondit :

— Mais, oui . . . Mais je ne l'ai pas dénoncé . . . Je n'ai rien dit . . . Je jure que je n'ai rien dit . . . Il me servait très bien depuis ce moment-là . . .

Le gendarme prononça sévèrement :

— Je prends note de ce que vous venez de dire. La justice appréciera certainement cette nouvelle qu'elle ignorait, monsieur Marambot. Je suis chargé d'arrêter votre serviteur pour avoir volé deux *canards* chez M. Duhamel, votre voisin. Je vous demande pardon, monsieur. Je rendrai compte de votre déclaration.

Et, se tournant vers ses hommes, il commanda :

— Allons, en route!
Les deux gendarmes entraînaient Denis.

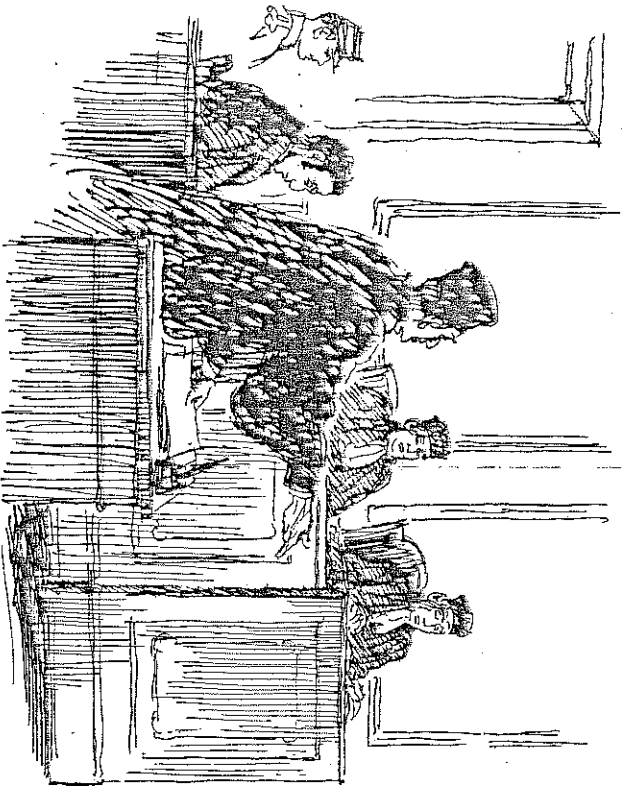


canard

III

L'avocat venait de faire son discours de défense, insistant sur le point que les deux crimes commis venaient du même état mental. Que le vol des deux canards trahissait la même maladie d'esprit que les huit coups de couteau portés à Marambot. Il avait en tous ses détails examiné cette crise de folie *passagère*

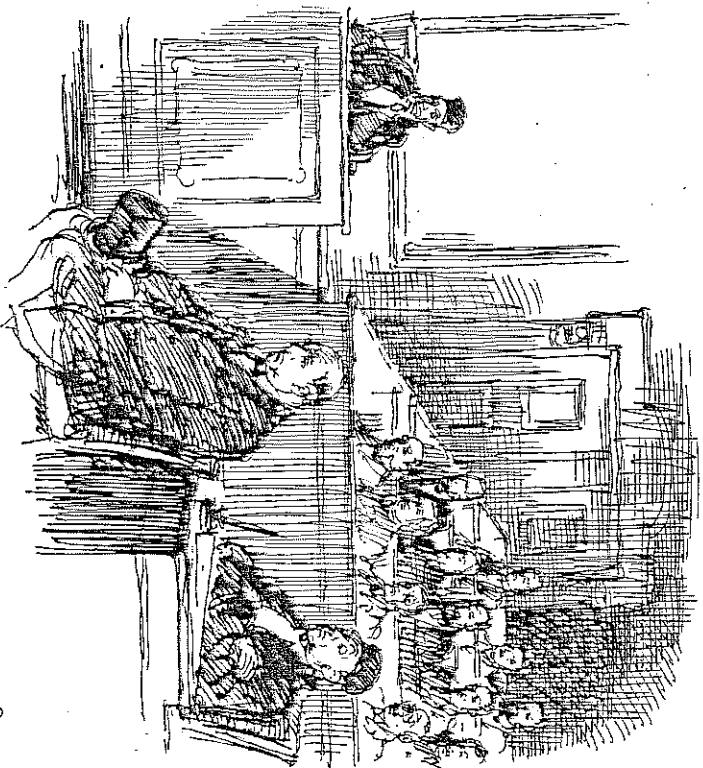
passager, qui est de courte durée



qui pourrait, sans aucun doute, être guérie après un traitement de quelques mois dans une bonne *maison de santé*. Il avait parlé avec enthousiasme du *déroulement* continu de cet honnête serviteur, des soins *incomparables* envers son maître blessé par lui dans une seconde de folie.

Touché jusqu'au cœur par ce souvenir, M. Marambot se sentit les yeux humides.

maison de santé, maison où l'on soigne les maladies mentales (la folie)
déroulement, action de s'attacher à quelqu'un et de le servir
incomparable, ce qui ne peut être comparé



Questions

L'avocat s'en aperçut, ouvrit les bras d'un geste large et cria, d'une voix tremblante:

— Regardez, regardez, regardez, messieurs *les jurés*, regardez ces larmes. Qu'ai-je à dire maintenant pour mon client? Quel discours, quel raisonnement vaudraient ces larmes de son maître! Elles parlent plus haut que moi, plus haut que la loi; elles crient:

— Pardon pour la folie d'une heure!

Il se tut, et s'assit.

Le président, alors, se tournant vers Marambot, dont le témoignage avait été excellent pour le serviteur, lui demanda:

— Mais enfin, monsieur, en admettant même que vous avez considéré cet homme comme fou, cela n'explique pas que vous l'ayez gardé. Il n'en était pas moins dangereux.

Marambot répondit, en s'essuyant les yeux:

— Que voulez-vous, monsieur le président, on a tant de mal à trouver des serviteurs ce temps-ci... Je n'aurais pas rencontré mieux.

Denis fut *acquitté* et mis, aux frais de son maître, dans une maison de santé.

les jurés, douze personnes auxquelles est soumise une affaire criminelle
acquitter, déclarer innocent

- I
1. Est-ce que M. Marambot a bien réussi dans la vie?
2. Quel est son caractère?
3. Comment est Denis?
4. Quelle est la nouvelle que M. Marambot reçoit par la poste?
5. Que se passe-t-il dans la nuit?
6. Pourquoi Denis essaie-t-il d'assassiner son maître?
7. Que dit M. Marambot pour se défendre?
8. Quand revient-il à lui?
9. Où est Denis?
10. Pourquoi veut-il sauver son maître?
11. Qu'est-ce qu'il a été convenu entre les deux hommes?

II.

12. Pourquoi les gendarmes viennent-ils un jour chez M. Marambot?

13. Qu'est-ce qu'ils y apprennent?

14. Comment se conduisent-ils à l'égard de Denis?

15. De quoi Denis accuse-t-il son maître?

III

16. Pourquoi Denis est-il acquitté?

